Document généré le 11 oct. 2024 23:00

Séquences : la revue de cinéma

Pour vivre ici
La transmission comme valeur morale

Élie Castiel

Numéro 312, février 2018

URI : https://id.erudit.org/iderudit/87646ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Castiel, É. (2018). Compte rendu de [Pour vivre ici : la transmission comme valeur morale]. *Séquences : la revue de cinéma*, (312), 18–19.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Pour vivre ici

La transmission comme valeur morale

ÉLIE CASTIEL

Plus que religieux, les films de Bernard Émond reposent sur la notion de *fatum*, mais non considérée comme inéluctable ou pessimiste. Car les façons, semble-t-il dire, sont nombreuses pour pouvoir se tirer d'affaire et empêcher que les obstacles qui se présentent s'enlisent dans un marasme sans issue.

Cinéaste à part *dans le milieu du cinéma québécois, sans aucun doute le plus philosophe et le plus animé d'une spiritualité plus proche de la morale et de l'éthique que du religieux, Bernard Émond a construit une œuvre viscérale où l'individu se bat perpétuellement (comme dans la vie) contre les convenances de l'échec et de la souffrance. Son tout récent opus,* ***Pour vivre ici****, ne déroge pas de sa démarche narrative; un film baigné d'un humanisme aussi classique qu'annonciateur, sans doute d'un temps nouveau. Car pour Bernard Émond, l'espoir existe. Sans quoi, on s'arrêterait de faire des films.*

—

Depuis ***La femme qui boit*** (2001), le metteur en scène ne cesse de questionner notre comportement, dans ce cas-là, par rapport à l'alcoolisme, entre autres. Mais ce qui frappe d'emblée dans ce choix narratif, c'est la nette revendication d'Émond à construire une étude psychologique des personnages sous la forme d'une descente aux enfers qui, par le truchement d'une recherche de spiritualité et de rapport à l'autre et à l'environnement social, se dissipe, alors que le ou les personnages trouvent finalement une solution à leurs revendications existentielles.

À propos de ***La femme qui boit***, Émond n'avait-il pas déclaré que « La solitude, le vieillissement sont des thèmes qui s'imposent à moi, sous une forme ou l'autre. Quant à l'alcoolisme, il me fascine à cause de la révolte qu'il sous-tend, et me révolte par le malheur qu'il crée autour de lui »[1]? ***Pour vivre ici***, le titre du film est lui-même une interrogation autant qu'une condition inexorable.

Ici, Émond se fait penseur et impose un dialogue déontologique entre lui-même et le spectateur, conscient que de ce dernier a vu toute son œuvre ou presque, et qu'il partage sa vision intellectuelle et surtout morale de la vie. Car il faut souligner qu'atteindre le succès public n'est pas la moindre préoccupation de ce cinéaste parvenu depuis ses débuts à une vision du cinéma qui a uniquement rapport avec les images et ce qu'on peut en tirer d'édifiant. Simple constatation qui se perpétue de film en film par le biais d'un récit où le protagoniste principal fait toujours face à un problème moral et qui, par la force des choses, part en guerre contre le destin. Plus que religieux, les films de Bernard Émond reposent sur la notion de *fatum*, mais non considérée comme inéluctable ou pessimiste. Car les façons, semble-t-il dire, sont nombreuses pour pouvoir se tirer d'affaire et empêcher que les obstacles qui se présentent s'enlisent dans un marasme sans issue. L'Être, ne doit-il pas être responsable de son sort ? Car même dans la maladie et l'approche de la mort, on atteint une sorte de résignation et de libération. Cette réalisation du thanatos inexorable vient avec l'âge et l'expérience.

Sur ce point, ***Pour vivre ici*** rejoint les préoccupations morales de ***La neuvaine*** (2005) et de ***La donation*** (2009). Nous sommes persuadés que le nouveau long métrage se présente en continuité avec les deux autres. Le retour d'Élise Guilbault (les deux Jeanne précédentes), maintenant Monique, peut se voir comme une intervention essentielle de la part de l'auteur. Guilbault est ici perçue non pas comme une muse ou égérie, mais comme une nécessité fondamentale à jouer le rôle.

Le spectateur constatera la puissance dramatique de cette grande comédienne qui, à chaque présence, se donne corps et surtout âme pour parfaire son personnage. L'osmose entre l'actrice, le réalisateur et la caméra devient ici une préoccupation fondamentale de l'art de la création. La séquence à l'intérieur de l'église – lieu, par ailleurs, d'une sublime beauté éclairée sous un angle proche du suprême, n'a point une connotation religieuse, mais au contraire, dignement profane – perfectionne le moment et donne au film une auréole inégalée et lumineuse. Les films d'Émond exigent cette fidélité.

Il y a Monique, devenue veuve, ses enfants, dont l'un est marié à une étrangère, qui comprend, mais ne parle pas français, et établit un dialogue *bilingue* entre elle et sa belle-mère. Constat sans doute politique d'une problématique propre au Québec qui n'a pas encore trouvé sa véritable voie. Mais le tout est indiqué sous forme de parabole, de symbole presque détaché de la réalité. La question subsiste néanmoins.

La réponse se trouve en quelque sorte dans le lieu de tournage, Baie-Comeau, sur la Côte-Nord, un endroit magnifique, respectueux, quasi hors du

—
1-3. *Pour vivre ici*

temps qui passe, où la vie et la mort ressemblent finalement à la nature, comme il se doit. Mais filmer en région, c'est aussi participer à raconter le Québec, à le situer dans un parcours historique qui, souvent, lui fait défaut. Se définir comme peuple, comme pays à part dans un continent nord-américain, par défaut, anglophone. Situer sa solitude linguistique, existentielle et culturelle dans une réalité autre, c'est aussi cela ***Pour vivre ici***. Se raconter à travers des récits qui rassemblent et nous ressemblent; dans des lieux particuliers, hors des grandes villes, là où la québécitude est restée pure, sans défauts.

Car le deuil que traverse Monique, c'est aussi la perte d'une identité; en réfléchir, c'est retrouver ce que l'on cherche depuis toujours, soi-même, les autres, un pays; retrouver ainsi le goût de vivre dans un monde où, malgré tout, il fait bon vivre.

À côté des Denis Côté, Catherine Martin, Yves Christian Fournier, Rafaël Ouellet… et quelques autres, Bernard Émond fait partie de ces dignes représentants d'un cinéma québécois tout à fait personnel, lesquels persistent et signent leurs œuvres comme s'il s'agissait d'un rituel. Intransigeants, retenant un rapport au monde et aux images en mouvement à la fois pudique et ardent, ils optent pour un processus de création totalement libéré de contraintes administratives et commerciales, professant rigoureusement leur foi en un métier qui les passionne. ***Pour vivre ici***, c'est aussi la réponse à leurs légitimes interrogations. Une sorte de transmission éthique aussi personnelle que collective. ◢

Origine : Québec (Canada) – **Année :** 2017 – **Durée :** 1 h 30 – **Réal. :** Bernard Émond – **Scén. :** Bernard Émond – **Images :** Jean-Pierre St-Louis – **Mont. :** Annie Jean – **Son :** Marcel Chouinard, Martin Allard, Simon Gervais, Stéphane Bergeron – **Mus. :** Robert Marcel Lepage, ainsi que des extraits de musiques d'Edvard Grieg et de Gabriel Fauré – **Dir. art. :** Caroline Alder – **Cost. :** Sophie Lefèbvre – **Narration :** Angèle Coutu – **Int. :** Élise Guilbault (Monique), Sophie Desmarais (Sylvie), Amena Ahmad (Adhita), Danny Gilmore (Stéphane Langevin), Marie Bernier (Denyse Langevin), Claude Lemieux (Pierre Dumais) – **Prod. :** Bernadette Payeur (ACPAV inc.) – **Dist. :** Les Films Séville.